

PRÉSENCE

nos cœurs sadiques exigent des aubes

Daria Colonna



Décembre 2021

TRIC TRAC



le bruit des choses heurtées

n° 69

Comité de rédaction

Victor Aymé Lesage
Maryka B. Proulx
Marilou Bessette
Marlène Caron
Michèle Des Rosiers
Émilie Imbert
Emma Létourneau
Alexe Martin
Karolyne Milley
Anaïs Poupart
Camille Racicot
Émilie Séguin Lemieux
Hubert Troli
Jeanne Voghell

Comité d'édition

Michèle Des Rosiers
Emma Létourneau
Anaïs Poupart
Camille Racicot
Émilie Séguin Lemieux

Crédits photographiques

Maryka B. Proulx
Michèle Des Rosiers
Martine Lampron
Emma Létourneau
Camille Racicot

Professeur.e.s

Simon Bourgoin-Castonguay
Alexandre Piché
Marie-Josée Riverin
Gabrielle Roy-Chevarier

Collaboration

Martine Lampron

Conception graphique

Dominique Rivard

La revue littéraire *Tric Trac* est publiée par le CANIF, en association avec un comité mixte d'étudiant-e-s du profil Création littéraire et de professeur-e-s de français. Elle paraît quatre fois par année.

Tou-te-s les étudiant-e-s du cégep du Vieux Montréal peuvent soumettre des textes (créés à partir des ateliers et des thèmes proposés par le comité de rédaction, ou non). Ces textes peuvent être en prose (maximum 400 mots) ou en vers (maximum de 50 vers).

Parution du prochain numéro : mars 2022

Faites parvenir vos textes (fichier Word) par courriel à trictrac@cvm.qc.ca.

N'oubliez pas d'inscrire votre nom, votre numéro de téléphone et votre matricule.

Le CANIF est ouvert du lundi au vendredi, de 8 h 30 à 16 h 30.

Tric Trac n° 69

Volume 20, numéro 2

Décembre 2021

© Tous droits réservés aux auteurs et au CANIF,
le Centre d'animation en français du cégep du Vieux Montréal.

Renseignements : 514 982-3437, poste 2164
Dépôt légal : décembre 2021
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
Éditique : Communications CVM
Impression : Reprographie CVM

Ce numéro de *Tric Trac* est accessible sur Internet :
www.cvm.qc.ca

(Communications CVM 2021/12 (3-489))

CANIF
CENTRE D'ANIMATION EN FRANÇAIS

 **CÉGEP DU
VIEUX MONTRÉAL**

LA FONDATION
du cégep du Vieux Montréal

Québec 

TABLE DES MATIÈRES

notre invitée

DARIA COLONNA

PRÉSENCE

EMMA LÉTOURNEAU

ALEXE MARTIN

ROSALIE ROY

ÉMILIE IMBERT

KAROLYNE MILLEY

JEANNE VOGHELL

VICTOR AYMÉ LESAGE

CAMILLE RACICOT

HUBERT TROLI

MICHÈLE DES ROSIERS

SIMON CASTONGUAY

ÉMILIE SÉGUIN LEMIEUX

MARILOU BESSETTE

ANAÏS POUPART

MARLÈNE CARON

MARYKA B. PROULX



notre invitée

DARIA COLONNA

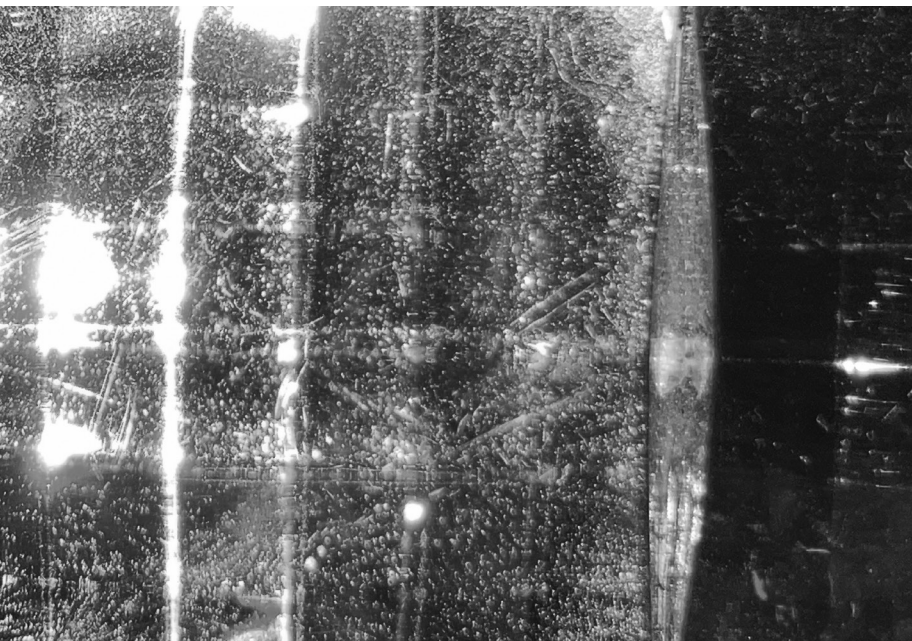
PRÉSENTATION

Daria Colonna, autrice de *Nous verrons brûler nos demeures* (La Tournure), de *Ne faites pas honte à votre siècle* et de *La voleuse* (Poètes de brousse), a animé un atelier d'écriture durant le Raid poétique – semaine thématique annuelle du Vieux Montréal consacrée à la littérature – qui avait pour thème la présence.

Au cours de cette belle rencontre, il a notamment été question du corps comme condition de possibilité de la création et des fulgurances qui s'élèvent au sein d'un contexte de départ pour donner naissance au poème. Il a également été question de la monstruosité qui se cache en chaque personne et dont l'écriture se nourrit.

De nombreuses voix, en vers ou en prose, ont répondu à cet appel de la poésie. Elles se font entendre dans ces pages, comme autant de lumières qui signalent une présence dans la nuit.

PRÉSENCE



ENCHANTÉE

Emma Létourneau

je me présente : Emma Létourneau
je me présente : Emma L'étourdie
je me présente : Emma L'état de choc
moi et ma littérature trouée
étalée, étriquée, étrangère, étranglée

je me présente et m'offre
paquet fragile paquet de nerfs
return to sender, livrée à moi-même

je me présente et me présente
passé composé de vide
futur simple qui fuit

je me présente et m'endors
un autre prend place dans ma bouche
courtise les demoiselles du costco pour charger son cellulaire

je me présente et m'efface
tous les visages se déconnectent
un voyage souterrain qui dérègle les montres

je me présente et me fends
les paumes s'arrachent les fragments d'entrailles
et se gavent de bouchées mirages

je me présente et m'assèche
l'encre soumise aux images
dédaigne ma signature

je me présente et me quitte
absente en moi-même pour me céder la place

PLUIE GLACÉE

Alexe Martin

Le miroir me renvoie une image que je ne reconnais pas. Des cheveux violets qui s'agencent aux cernes et une bouche entrouverte qui laisse échapper un cri silencieux, c'est tout. Aucun œil, aucun nez, aucune pommette.

Un tas de souffrance et de fatigue.

J'entre dans la douche, lentement, un orteil à la fois. Ma tête se retrouve en dessous de l'eau, brûlante de froid. Les billes de glace font de l'érosion sur mon crâne. Le trou qu'elles créent sera, j'espère, assez grand pour que mon cerveau s'écoule hors de moi.

J'ai pas de patience. L'érosion, c'est long.

Je laisse mon cerveau prendre le dessus. Mes larmes, que j'amasse derrière mes yeux depuis des siècles, me coulent sur les joues. Je les distingue de l'eau grâce à leur chaleur réconfortante. Un baiser dans la pluie froide. Un gros câlin quand le chauffage ne fonctionne pas.

Les douches froides, ça fonctionne pas.

CADRAN FUNESTE

Rosalie Roy

Vipère venimeuse
Suçant notre ardeur
Empoisonnant nos douceurs
Et laissant notre âme galeuse

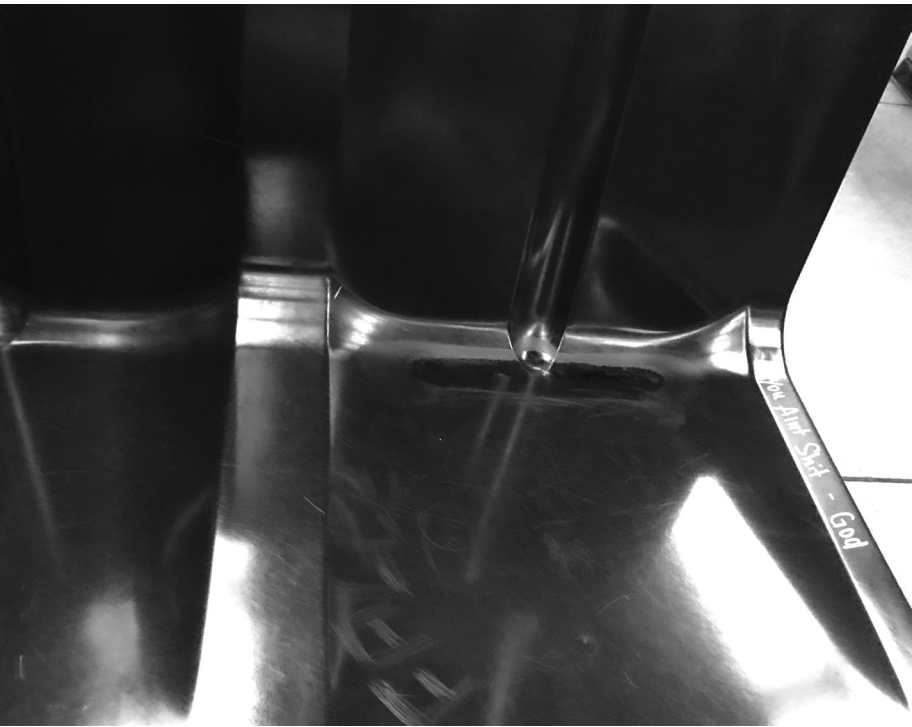
Battement éphémère
N'accumulant jamais poussière
Orchestrant le dépeçage de notre chair
Avec sa diligence exemplaire, son allure si familière

Marathon infini
Pour lequel nul entraînement ne suffit
Rotations prises d'un rythme précis
Embobinant un fil qui se raccourcit

Cette cadence
Dictant le déploiement de notre biographie
Moteur de nos mépris
Aspirant l'essence de notre fontaine de jouvence

Ces flèches aiguës
Rompan les chaînes du passé
Juges désavoués
Au discernement ambigu

Ce dictateur dissimulé
À chaque pied carré
Nous surveillant au coin d'un écran
Ou sur le mur avoisinant — tic
Fera carillonner notre (d)échéance — tac
Et au contraire de ce pervers — tic
Nous ne trotterons plus — tac. Tic-tac. Tic-tac. Tic-tac. Tic-tac. Tic-tac. Tic-tac.



IN ABSTENTIA

Émilie Imbert

Je l'observe
Comme un prédateur solitaire le ferait
Même si je suis la proie
Un seul mouvement de sa part et je cours
Car seule la distance glaciale me protège
J'ai besoin de chaleur
Je rêve de la sienne
Mais j'ai fui et je suis gelée

Seule

Seule c'est mieux
Beaucoup mieux
Cela évite de s'ouvrir le thorax
Et de s'y faire poignarder

Je préfère être congelée plutôt que de risquer de me

Brûler

Le froid me fait perdre mes sensations
Je mourrai d'hypothermie

Tant pis.

PANIC AT THE DISCO

Karolyne Milley

Les figures s'entremêlent, les jambes s'enlacent. La basse fait trembler les murs. Ils perdent l'équilibre dans ce chaos arrosé. « À go on se tombe tous dessus ! » « *Champagne showers* ! » L'humidité et l'odeur de ce trop-plein de monde crée un voile de fumée dans l'atmosphère. Les rires, les cris, les éclats de verre s'harmonisent avec les sautilllements électroniques du disque pop de l'année. Chacun se cogne, se pogne. Tout va trop vite, je ralentis. Ce que je vois s'étire comme un film des années 2000 mettant en scène un regard amoureux sur la piste de danse : tout au ralenti... J'ai chaud, ma tête tourne, je n'entends plus rien. Mes mains cherchent quelque chose à serrer, je veux tout serrer, tout étouffer. J'aimerais pouvoir hurler plus haut que le toit. Rentre ta tête dans le mur, tu n'entendras plus rien, qu'elles me disent. « Arrêtez de me dire quoi faire. » Je ne peux pas m'entendre, je n'écoute que celles qui me crient des horribles folies. Mes horribles folies. « Regardez-moi, sortez-moi d'ici. » Mes yeux troués cherchent votre regard. Il est vide, dilaté, intraversable. Vous vous éclatez la face, mais pas dans le mur, juste dans votre tête. J'aimerais être capable de bouger, mais tout est trop au ralenti. Mes pensées s'étouffent, se bousculent, se poussent. Eux se touchent, se moussent, s'éclaboussent. Ma voix est bloquée, embouteillage à la jonction de mon cerveau et de ma gorge. Je meurs malgré moi. Le système nerveux surchauffe. « Appelez-les pompiers ! Elle boucane ! » Ma conscience fige, elles prennent le contrôle. Si j'essaye de courir, mon visage éclate contre le sol. Je suis clouée par mes pensées, nouée à mon propre corps. Propre corps que je déteste, laissez-moi me sauver de

lui. Me sauver de mon horrible corps, de ma folie. Mes horribles folies. Je n'entends plus les cris, les sautilllements, l'extase de la foule. L'unique son perceptible est celui qui tourne en boucle entre mes deux oreilles. Il m'envahit, m'englobe, me surpasse, me laisse inanimée. Ma voix n'atteint même pas mes propres désirs. Enfin, en vol d'oiseau, je m'observe. Seule masse immobile dans une tempête de neige, un phare à la dérive. Mettez-moi en isolement, je veux le silence. Coupez le transmetteur.

CRISE EXISTENTIELLE # 313078

Jeanne Voghell

C'est blanc quand j'y pense mais c'est bleu quand j'écris.
Mon stylo bave comme une langue en manque de toute.
Y'a pas grand-chose que j'ai l'goût d'faire à part brailler.

Scuse, bailler.

J'veux pas avoir l'air impolie mais,
mais bon, j'tannée pis t'écrire passe le temps.
Tannée d'moi, mais pas de toi, inquiète-toi pas.

J'prends la ligne orange même si c'est plus beau l'vert.
T'as-tu déjà vu ça, toi, un arbre orange ? Ben oui, en
 automne. Laisse faire.
J'ai déjà hâte à l'été. Novembre vient d'commencer.

Pourquoi j'veux toujours être partout sauf maintenant ?

Comme quand j'étais p'tite pis que j'voulais juste savoir
à quoi y'allait ressembler mon spiropgraphe, fait que j'me
dépêchais pis j'le ratais. Y'avait toujours une maudite
ligne pas rapport au milieu, parce que j'voulais vite me
rendre à la fin.

Finalement j'virais déçue, pis j'recommençais.
Sauf que là je l'sais, j'peux pas recommencer.

Fait que j'vais danser devant tout l'monde, chanter dans
un micro, sauter en pieds de bas dans une flaque d'eau,
mettre mon chandail multicolore-trop-flashy-pour-un-
lundi, pis dire je t'aime.



L'HÈRE D'AUJOURD'HUI

Victor Aymé Lesage

La ville était calme dans ce coin ; seules les usines nous rappelaient que nous y étions, entourés de brutalisme morose contenant tout le gris du monde. Comme d'habitude, j'y trainais, sans but précis. Je longeais les trottoirs, pilant çà et là, sur des monticules de feuilles arrivées avec l'automne, et je croisais toutes sortes de gens : parfois des hommes, parfois des femmes, parfois des pères, parfois des mères, mais tout le temps des serfs. J'arrivai à l'intersection d'une rue, devant une longue grille de fer tordu entourant un immense blockhaus qui surplombait les environs, quand retentit un son, un son violent, obtus, qui était signe de libération pour les travailleurs environnants. Le châtelet de la masse grise s'ouvrit, libérant un flot de chair qui s'y précipita en geignant. En regardant cela, une subite panique suivie d'une envie de nicotine attira ma main droite dans la poche de ma veste.

— Fumer tue, me dit le paquet de cigarettes que j'extirpai de mon blouson.

— Peut-être, lui répondis-je, mais dans un autre sens, qu'est-ce qui fait vivre ?

— Certainement pas moi.

À cela, j'acquiesçai, et constatai que les gens commençaient à se presser devant moi, m'offrant la permission de les observer silencieusement, en sueur. Certains s'arrêtaient pour me regarder, interloqués, comme si la simple vue

de quelqu'un n'étant pas tout de gris vêtu ne pouvait être comprise par leurs globes oculaires. L'un me demanda du feu, mais je ne lui en donnai pas. Un autre me salua, mais je ne lui répondis rien. Je leur soufflais ma fumée au visage, et ils n'y réagissaient point ; ils étaient bien trop ancrés dans leur quotidien pour daigner risquer de l'altérer, ne serait-ce qu'un instant. Ces gens m'horrifiaient ; ils représentaient, à mes yeux, tout ce que je ne voulais pas devenir, un être immobile, et je dois bien avouer que c'est pour ça que je faisais tous ces efforts pour ne pas les considérer. Ce n'étaient que des poids morts trainant derrière eux leur existence. Ils n'étaient plus ; leur usine pourtant censée subvenir à leurs besoins les avait grignotés, rongés, essorés de toute leur âme, jusqu'à ce que leurs muscles éclatent sous le poids de leur passé. Ils avaient certes eu une vie, mais celle-ci s'était depuis bien longtemps sublimée dans l'air, là où ils devraient être, eux. En ce jour, ces gens perdaient leur vie à la gagner, et moi, je perdais la mienne à les juger.

AMBRE
Camille Racicot

les forêts dans tes yeux
je voudrais les flamber
pour voir ce que ça sent
l'écorce de ta chair brûlée

pendant que ton blond me découpera
j'arracherai tes yeux
et les déposerai sur ma table
de chevet pour dormir tranquille

tu me prendras de tes bras flavescents
comme une scène de film où les naïades
se baignent dans l'eau glacée de la chute

je me glisserai dans ton creux
pour oublier le temps les larmes les cris de ma mère
dépossédée de son corps
ton nom sale résonnera jusque dans mon ventre vert pomme
et je m'ouvrirai
par la fenêtre de ton cou
par la fente de tes lèvres anémone
comme une robe noire
un *snowdrop* nivéal

t'avalant dans ma bouche astrale
je t'oublierai là
longtemps si longtemps
que lorsque tu en ressortiras

nous aurons le même âge



DÉLIRE

Hubert Trolé

J'entre dans la pièce, des bureaux en rangées parallèles s'étendent à perte de vue, se distordent, se croisent au loin en cauchemars.

Brun ascétique, froid métallique. Le plancher lâche des cris de douleur, on le mutile avec d'innombrables fourches quadripèdes.

De mon lit de mort, j'aperçois la souffrance de mon prédécesseur cristallisée en une myriade de fragments blancs. Je balaie du revers de la main ces cendres inquiétantes, sachant qu'au travers d'elles je vois le destin absent qui m'attend.

Le son des ailes battantes d'une envolée de colombes résonne en échos infinis. Lorsque le glas cessera, le silence me mettra en transe.

Air vicié.

Un des vierges volatiles se pose sur la surface plane, épurée, sans distraction aucune, où je le violerai contre mon gré. J'assomme le piaf afin qu'il ne parte pas au vent, lui arrache une de ses plumes, en sort étourdi un gémissement.

L'engin de torture ne fait plus qu'un avec ma main. Elle plante l'épine dans la chair tendre, fraîche, qui portera à jamais la marque de ce médium opaque.

Avec les années, j'aurais métamorphosé la bête en créature onirique, imprimé le plus sophistiqué des tableaux dans l'envergure de ses ailes. Mort sublime, apothéose de l'œuvre.

Il n'en sera rien.

Je sombre intoxiqué, me mets à déchanter. Je comble, emplis, bourre, gave dans la tourmente d'un empressement absurde chaque cavité, pore, dépression de messages futiles, creux, sans aucune originalité.

Le supplice s'achève. On freine de force ce génocide des idées, ce crime contre l'art, cet attentat à la beauté. Mes mains confuses s'agitent en spasmes violents. Mon esprit est sous l'emprise de cette torpeur persistante.

Le lendemain : amertume posthume, l'indifférence des gens enjambant le cratère béant qui encore fume. Comme un muet criant à l'aide, mes viscères en convulsions déchirantes.

Enfin, je sens la nausée monter lorsque je suis couvert, moi, l'auteur de cette abjecte création, des insipides ovations de mes pairs.

même les cadavres parlent



MÊME LES CADAVRES PARLENT

Michèle Des Rosiers

J'aiguise mes couteaux. J'suis une perfectionniste, j'aime ça avoir les bons outils. Je commence par me saigner pour en faire du boudin. J'me dépèce, je pare chaque partie de mon corps, je m'éviscère. J'ai pas l'choix de jeter mon foie, y'a filtré tellement d'marde, pis pareil pour mon estomac, y'a pu rien d'bon là-dedans. Je réserve le reste de mes abats pis j'me désosse au grand complet.

Pour le premier service, je concasse mon crâne vide pis mes rotules trop usées d'avoir passé toute leur vie à genoux, pis je pars un fond blanc. J'écume toute mon amertume avant d'ajouter la mirepoix pis le bouquet garni. J'fais une soupe avec mes poumons que je laisse mijoter longtemps, question de me noyer encore plus. Je fris mon pancréas, je poêle mes reins pis j'les sauce, je confis un de mes bras.

Maintenant, savourez-moi.

Pour le deuxième service, je saumure une cuisse pour la cuire en vessie. Je broie la chair de l'autre, je passe un long moment à nettoyer mes intestins pis j'en fais des saucisses. Je braise mes mollets pis mon cou pis je les effiloche. Je manchonne mes orteils pis j'fais rôtir mes pieds. Je dégraisse une de mes fesses pis j'fais des cretons avec l'autre : mon cul en pâté. Je barde mon autre bras avec le reste de mon gras pis j'le fais fumer. Je remplis de farces mon torse évidé, que je bride avant d'enfourner.

Maintenant, dégustez-moi.

Pour le troisième et dernier service, je pique mon cœur en brochettes pis j'le fais griller. Je dégorge ma cervelle dans l'eau salée, j'la poche, j'la fais dorer, j'la caramélise, mais elle a viré un peu trop sirupeuse (le résultat est un brin décevant). Je coupe mes mamelons, pis je citronne, cuis, abricote et décoire joliment mes seins. J'fais un sushi avec mon vagin que je fourre de mes doigts marinés. Je rase, je dépouille, j'effile ma vulve, je la parfume pis j'la saute avant de la mouiller. Je blanchis mon utérus, pis après l'avoir fait refroidir, j'le coupe en dés, j'le fais revenir, j'le sucre, je l'arrose, j'le laisse réduire... pis je l'ai oublié sur le feu, y'a brûlé.

Maintenant, digérez-moi.

NAGER EN L'AIR

Simon Castonguay

Là où je m'écris debout m'accueille l'aurore.

Sa danse lève le voile, ouvre le jour. Elle souhaite m'envelopper, me calmer, même si je n'ai jamais su me plier aux promesses du ciel.

À rebours du soleil j'ai longtemps cheminé, bu sans soif à l'envers des vents liquides, au point où, forgé par les bleus et les prunes, j'ai assimilé malgré moi la formule verticale du désir, synchronisant la vitesse de ma chute sur celle de la lumière déclinante. Sur sa courbe j'ai glissé et je suis tombé amoureux – dans l'eau.

J'ai épousé sous la nappe du jour le jeu des couleurs comme on consent à se laisser découvrir, pour la première fois, par une langue inconnue.

Une fois lavé des odeurs de la fête, j'ai voulu égrener des récits dans la boue grise de l'aveu, sculpter dans la vase astrale le miroir de mes pas, mais je n'ai trouvé que des indices clos sur eux-mêmes. Impasses naïves, formes bègues. Traces ne renvoyant qu'à la nuit.

Au réveil mon chant reste empêtré dans ses histoires.

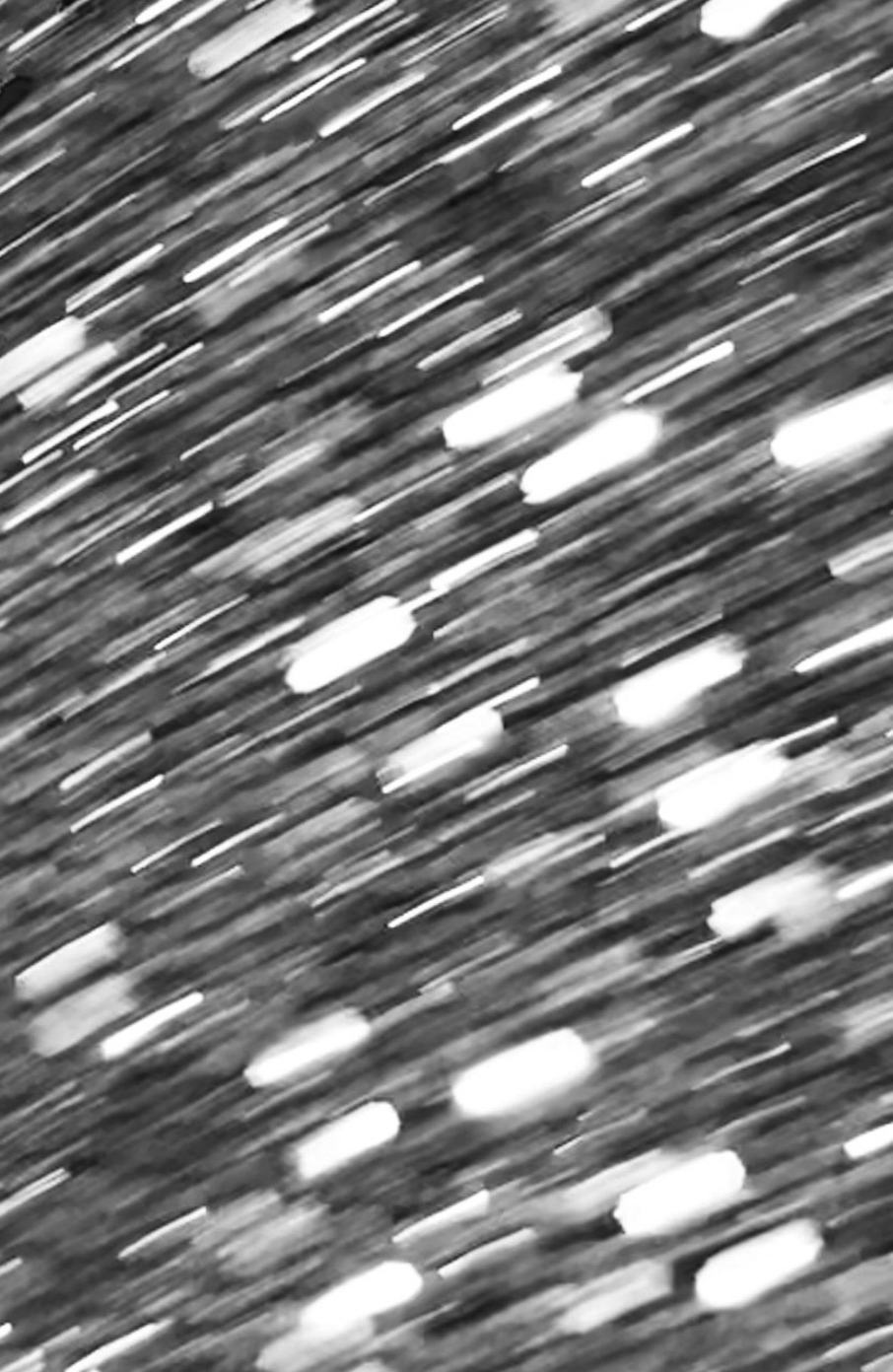
Comme une seule matière formant le poème qui me sort du lit de la rivière, la gorge inondée d'images sans voix, je quitte doucement la fosse où des braconniers auront saccagé les nids de bulles du temps présent.

Un puits naturel reçoit une pierre mesurant la distance
qui me sépare encore de moi-même.

Je m'éloigne de l'image qui émerge chaque fois que la
brise vient à calmir.

Je nage maintenant dans l'air.

Là où je m'écris, j'apprends à me noyer dans la lumière
du matin.



CHAOS ORGANIQUE

Émilie Séguin Lemieux

Je jette ma veste couverte de mycètes sur le portemanteau fait de mains, j'hésite sur celle que je vais serrer aujourd'hui. Je prends finalement celle qui semble la plus réveillée. Je jette un regard furtif vers le bonhomme de neige souriant à l'entrée, décoration toujours immobile. Après m'être assise à table, les pieds suspendus dans le vide, l'Araignée me tend une tasse fumante. « J'espère que ce n'est pas encore du thé d'hier », lui dis-je. Elle ne me répond pas et se tisse un siège pendant que je sirote mon ambrosie, tout en faisant abstraction des yeux myrtille qui m'observent en se baignant dans le liquide doré de ma tasse. Une statue de stalagmites stagnantes s'affaire à nous servir une montagne de petits sandwichs rampants, j'en place un dans ma bouche et exécute une prière mentale pour qu'ils n'escaladent pas mon œsophage après leur descente en rappel. J'essuie la nappe phréatique sur laquelle quelques miettes ont voulu s'enfuir, l'eau chatouille mes doigts. Professeure arachnide me tend une missive, les ombres sur les murs me susurrent de la manger, mais je préfère la lire. Le cachet de cérumen fond sous mes doigts, je les essuie sur ma robe vaporeuse avant d'ouvrir l'enveloppe. Au début, je crois qu'une nuée de pétales s'envole, mais l'un d'eux se pose sur ma main. Je m'aperçois alors qu'il est en fait une petite mouche blanche étroite. Je la laisse aller se baigner dans le résidu de feuilles de thé au fond de ma tasse, et j'observe les charpies de plus près. Elles forment un amas qui ressemble à un fœtus. Si je connaissais la tasséomancie, j'en aurais certainement appris beaucoup sur mon avenir.

Un sourire carnassier sur son visage, mon institutrice kafkaïenne m'invite à prendre une part de gâteau gluant fraîchement sorti des enfers. Je refuse d'un signe de tête, je me souviens de l'horrible saison que j'ai passée la dernière fois que j'y ai goûté. Puis, des tentacules s'accrochent à mes chevilles, je pense à la bête lovecraftienne enfermée sous nos pieds dans sa cage hypothétique, et je me dis que son créateur avait bien raison d'avoir peur de tout. Je veux reprendre un sandwich, mais le bonhomme de neige souriant au milieu de la table me gêne, toujours présent depuis que je viens prendre le thé ici. Au moins, certaines choses ne changent pas.

DISSECTION VASCULAIRE

Marilou Bessette

Ma cage thoracique n'existe pas. Plonges-y ta main et attrape mon cœur.

Tire toutes les veines, fais des nœuds avec les aortes pendantes.

Sers-toi de mon cœur quand tu manques de guimauves, fais-le brûler sur le feu pour déguster la première couche.

Étire-le, invente-toi un trampoline où tu peux rebondir.

Et saute le plus haut possible.

Fais une sieste dans mes ventricules, patine sur mes capillaires.

Coupe mon cœur au scalpel comme on tranche un vers de terre pour s'assurer qu'il vit plus d'une fois.

Remplis mon cœur de vitre ; fais-en un obus.

Prends-le dans tes bras, serre-le comme tu veux.

Écrase-le, sers-toi du jus pour peindre des paysages montagneux.

Regarde mon cœur rebondir entre les murs.

Contemple-le qui roule jusqu'au lavabo.



ŒUFS MIROIR

Anaïs Poupart

Du beurre fond dans une poêle.
La chaleur monte, mon épiderme se liquéfie,
Recouvre le sol, les murs, les meubles et le plafond.
La pièce vit, respire, m'enveloppe,
se resserre sur moi à chaque battement de cœur.
Aspirée dans cette cuisine de chair, je casse un œuf
et laisse couler son albumen,
et son vitellus,
dans le beurre, crépitant...
J'y trouve un fœtus de poulet.

Tant de responsabilités auxquelles je n'étais pas préparée !
Est-ce que j'aurais dû couvrir l'œuf ?
Manger ou jeter le cadavre ?

... Je casse un deuxième œuf, dans cette même poêle.
Il y a un minuscule parchemin à l'intérieur.
Je le déroule longuement, et y lis :

« Cher poussin,
Chère maman poule,
Une impatience parasitaire me rongait : je voulais te
faire la peau, te faire saigner...
Par amour. Pour t'épargner le pire.
J'aurais pris ta souffrance...

J'aurais pris les couteaux dans mes yeux crevés pour te
trucider,
Je l'aurais transmutée.
Si tu avais pris ma vie, je t'en aurais trop voulu.

*Si seulement j'avais eu la chance,
Et si tu m'avais désarmée ?
Si seulement j'avais eu la vie.*

*Avec mes couteaux, tu aurais tranché ta pomme
Tu as brisé ma coquille, ce havre de paix,
Pour la manger,
Une vulgaire futilité de ton quotidien
Sucer avidement son jus, toute sa force vitale,
Un accessoire de faïence,
Tout ce qu'elle préserve pour ses enfants.
Pulvérisé par ton égo*

Wanna be »

*Calmement, je saisis la poêle,
Je taille une fenêtre dans la chair de la cuisine, révélant
un flamboyant paysage d'automne :
Feuilles sèches tourbillonnant,
S'étalant paresseusement sur le trottoir,
Coucher de soleil luxuriant...*

*Cri intérieur, larmes de désespoir, gémissement de
culpabilité*

*Je balance gracieusement la poêle brûlante,
et les œufs,
et le fœtus,
et le parchemin... aux ordures.
Et je regarde la rue, la ville, la vie et mon corps se
consumer.*



TABLE TOURMENTE

Marlène Caron

Trop bu. Titube. Tourne. Tombe.

Je suis absente. Je bouge sans avoir besoin de ma tête et c'est bizarre. Je me dis que si quelqu'un y entrait, il trouverait ça bien trop étrange pour y rester. C'est l'absence tous les soirs.

Taciturne à diurne.

Sur la table, mon livre de poésie m'inspire des mots trop extravagants pour ma gueule de bois pas belle pas propre. C'est l'absence ce matin.

Tabac. Tremblote. Tricole.

Le présent me fait peur, je le fuis à toutes jambes pendant que d'autres lui courent après. La vie en dépend, souvent.

Le soleil couchant m'irrite les yeux, le vent froid me fouette la peau pas gentiment.

Je trouve du beau quand je m'assois. J'écoute le vinyle d'un Italien mort depuis longtemps. La table tournante me sauve. Je n'ai plus envie de m'enfuir dans un ciel averse de pluie.

MORT BLEUE

Maryka B. Proulx

Le ciel et les eaux, est-ce donc tout
Ce qui, d'un bleu faux, précise nos torts ?
Mes aïeux ! Aurait-il fallu vous prévenir de ses atouts ?
En leurs yeux qui se mitraillent, nos désirs, des météores.

La quiddité du pinceau se traduit par son armure.
Captifs d'un doux cyan,
Leurs cheveux en colifichet défient la nature.

Reclus de la vastitude, ils fantasment cet amour céleste.
Hélas, l'immensité ne possède que la verdure
En guise d'amant ; c'est tout ce qui nous reste.

Pourrions-nous renaître de ces vastes paupières ?
À l'écart des villes timorées,
Nous retrouvons en ces visages de violence bleutée
L'exhaustivité de nos plus brèves prières.



5 juin 1923

[...] la question à laquelle je voudrais avoir réponse est celle-ci : Pensez-vous qu'on puisse reconnaître moins d'authenticité littéraire et de pouvoir d'action à un poème défectueux mais semé de beautés fortes qu'à un poème parfait mais sans grand retentissement intérieur ? [...]
C'est tout le problème de ma pensée qui est en jeu.
Il ne s'agit pour moi de rien moins que de savoir si j'ai ou non le droit de continuer à penser, en vers ou en prose.

Je me permettrai un de ces prochains vendredis de vous faire hommage de la petite plaquette de poèmes que M. Kahnweiler vient de publier et qui a nom : Tric Trac du Ciel.

- Antonin Artaud



le bruit des choses heurtées